

Le 7 décembre 2015

« Rouge décanté », la barbarie mangeuse d'homme

Il est difficile de reprendre son souffle après un tel spectacle. Difficile d'applaudir comme il se doit (à tout rompre). Difficile de se lever, de franchir les portes du Théâtre de la Bastille et de retrouver les lumières de la rue, de la ville. « Rouge décanté » nous a fait voyager dans l'âme et le cœur brisés d'un homme avec une telle intensité dramatique, une telle puissance émotionnelle, qu'on en sort hébété et transformé. C'est dans ces moments d'exception, d'extase, qu'on mesure la grandeur du théâtre, son irremplaçable humanité.

Trois artistes hors norme sont les artisans d'un projet qui tourne depuis plus de dix ans dans le monde (Avignon en 2006), mais n'avait jamais été montré à Paris jusqu'ici. Le texte est adapté d'un livre du Néerlandais Jeroen Brouwers, qui raconte les séquelles psychologiques de son internement à l'âge de cinq ans avec sa mère, sa grand-mère et sa soeur dans un camp japonais de Batavia, pendant la Seconde Guerre mondiale. Mal de vivre, mal d'aimer... L'auteur évoque son incapacité à émerger de l'horreur, à trouver sa place dans la société, à ouvrir son cœur aux femmes, à sa fille... et même à sa mère, qui est morte loin de lui, seule, dans sa maison de retraite.

Le grand metteur en scène flamand Guy Cassiers orchestre magnifiquement ce monologue déchirant, fait de flash-back, de révélations successives - souvent atroces - et d'incantations désespérées. Génial manipulateur de vidéo, il utilise cinq caméras pour filmer au plus près le comédien seul en scène et nous faire entrer tout entier dans son univers mental - de belles lumières rouges ou une simple poursuite blanche découpant son corps et ses traits. Tout est sonorisé : de la voix jusqu'au gobelet, froissé avant d'être jeté au sol. Cassiers crée une atmosphère extrasensorielle. Rien de ce qui se passe sur le plateau n'échappe au public.

Yeux rouges

Dirk Roofthoofit incarne ce héros tragique, l'homme rongé-hanté par la barbarie. Sans aucun pathos, ni grandiloquence, il s'approprie chaque mot, chaque mouvement de l'âme de son personnage. Il a cinq ans, trente ans, soixante ans. Il n'a pas d'âge. Il est, toute une vie d'homme, privé de sensations et de sentiments. Cette passion impossible à sortir, elle bout dans sa bouche et chacun de ses gestes. Il est l'humanité blessée tout entière. Et le rouge se décante en larmes dans les yeux écarquillés des spectateurs. Ce n'est pas si souvent qu'on voit un spectacle littéralement beau à en pleurer. Il reste des places. Courez-y, sans hésiter.

Philippe Chevilley